

— Les Block à bloc !

Chrisophe

Fiat

(1966 —)

Chrisophe Fiat écrit des romans, des poèmes et des essais. Il est aussi performer et metteur en scène. Inspiré par les icônes de la pop culture et la musique rock, sa langue est énergique et cinglante. Son travail est aussi très présent dans l'art contemporain sous forme de performances où il lit ses textes accompagné d'une guitare électrique (Artbrussels, Palais de Tokyo, Macval, Kunstanhalle, Musée de la Chasse...). Depuis 2002, il collabore régulièrement avec l'artiste Thomas Hirschhorn.

Il a publié une quinzaine de livres dont *Ritournelle, une anti-théorie* (Édition LéoScheer, 2002), *Héroïnes* (Al Dante, 2005), *Stephen King Forever* (Le Seuil, 2008), *Retour d'Iwaki* (Gallimard, 2011) et *La Comtesse* (Naïve Édition, 2012). Il écrit régulièrement des fictions radiophoniques diffusées sur France Culture et a collaboré à cette occasion avec Stanislas

Nordey, Irène Jacob, Anouk Grinberg, Jean-Pierre Kalfon. En 2007, il crée la pièce *La Jeune Fille à la Bombe* au Festival d'Avignon puis il est auteur associé du T2G sur une invitation de Pascal Rambert et crée en 2011, *L'Indestructible Madame Richard Wagner et Films de Monstres Japonais* (Théâtre Agora Komaba, Tokyo). Récemment, il a créé avec Massimo Furlan, la performance *La Bonne Aventure* et il a composé le livret de la comédie musicale *Sound of Music* de Yan Duyvendack.

Il travaille en ce moment à sa nouvelle pièce, *Cléopâtre In Love* avec Judith Henry dont la création est prévue pour 2019. Pédagogue, il a animé de nombreux ateliers d'écriture (Théâtre National de Bretagne, Macval, École d'art de Quimper, Le Confort Moderne...) et enseigne la littérature et l'écriture à l'École d'Art de Clermont-Ferrand.

L'architecture qui m'intéresse spontanément se trouve dans certains livres bâtis, édifiés solidement, ne laissant apparaître aucune trace de leurs plans de construction, ni leurs échafaudages. Ma sélection n'est pas originale. *Les 120 journées de Sodome* de Sade, *La Chartreuse de Parme* de Stendhal, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, *Alcool* d'Apollinaire, *D'un Château l'autre* de Céline, *Ulysse* de Joyce, *Château d'Argol* de Julien Gracq, *Maîtres Anciens* de Thomas Bernardt et *À la Recherche du Temps Perdu* de Proust que j'ai lu un été (l'année de mes cinquante) en trente-neuf jours — ni plus ni moins — performance marathonnienne à en juger par ces milliers de pages qui se soldent par cette découverte de Proust dans *Le Temps Retrouvé*. Sa série de romans serait montée comme « une cathédrale », justement (1).

Mais pour être plus précis il me semble que le phrasé de ces écrivains rythme une dérive infinie et démultipliée débouchant sur des espaces mentaux composés de maisons et d'habitations bien réelles, quoique évanescences, faisant écho à *L'Inquiétante Étrangeté* de Freud. L'histoire racontée en 1919 par le dit « père de la psychanalyse » qui va provoquer cette peur stupéfiante (*unheimlich* en allemand) est éloquent. Un jour que Freud flâne par un chaud après-midi d'été dans les rues inconnues et désertes d'une petite ville italienne, il tombe par hasard dans un quartier

où l'on peut voir aux fenêtres des maisons « des femmes fardées » écrit-il. Alors, au premier croisement, il quitte la ruelle et voulant s'en éloigner, étant sans guide, se retrouve très vite dans la même rue, puis voulant une fois de plus s'en écarter, il y revient une troisième fois. C'est à ce moment-là qu'il aurait ressenti le sentiment d'*unheimlich* jusqu'à ce qu'il retrouve le chemin de la piazza.

Oui mais, qu'en est-il de l'architecture comme art autonome, art à part entière dont Hegel dit qu'il est le premier des arts en raison de son rapport à la matière contrairement à la littérature qui est hors du poids des choses, non « assujettie aux lois de la pesanteur » ? Cet art du « lourd » m'évoque la destruction. Je ne nie pas la beauté de certaines réalisations, ni leur valeur monumentale, ni leur utilité mais il m'apparaît qu'elles sont conçues avec le risque majeur d'être anéanties à la première occasion.

Il faut dire que le début du XXI^e siècle commença fort avec la vision — je devrais dire la « télé-vision » — des deux tours du World Trade Center, à New York, s'écroulant un jour de septembre 2001 après avoir été percutées de plein fouet par des avions remplis de passagers et détournés par des terroristes suicidaires. La chose est entendue depuis longtemps, l'incendie criminel (ou pas) de la Bibliothèque d'Alexandrie en Égypte durant la période antique est sans doute un des premiers cas de destruction architecturale recensé, mais certainement qu'il aura fallu attendre le bombardement de Dresde en Allemagne et d'Hiroshima au Japon, puis les catastrophes dues au nucléaire civil (2) pour se rendre à l'évidence. Il est plus facile de faire disparaître des villes entières (on le voit aujourd'hui en Syrie avec la guerre qui fait rage) que les œuvres de l'esprit que sont les livres.

Ainsi, n'est-ce peut-être pas un hasard si le collectif Block, lors de notre première rencontre, m'a invité à visiter un blockhaus, comme si ces architectes avaient intégrés dans leurs travaux l'idée d'un modèle indestructible, sorte de refuge éphémère mais fait pour résister aux pires déflagrations, lequel modèle — ironie de l'histoire — n'est autre qu'un vestige de l'occupation allemande à Nantes, pendant la Seconde Guerre Mondiale. Le Blockhaus, DY10, donc, c'est comme ça qu'on l'appelle. À l'entrée, des poubelles, on descend quelques marches et on y entre par une lourde porte au sous-sol. Nous avançons dans les couloirs et les salles froides qui sentent le béton. Denis Brillet est devant. Il tient une lampe torche et explique que ce dédale fonctionne comme un « silencieux » afin d'atténuer le blast d'une possible explosion à son entrée. Les couloirs font office de chicane afin de réduire l'onde et le bruit de l'explosion. Avec nous, il y a Nancy Roquet et Stéphane Lagré. Je laisse notre petit groupe prendre de l'avance et je m'arrête pour prendre des photos avec mon Samsung Galaxy A5 2016.

J'ai l'impression de faire un repérage pour un film d'horreur dont le *pitch* du scénario tiendrait en quelques lignes. Un groupe d'ados, lors d'une nuit de pleine lune, découvre un *bunker*. Ils forcent l'entrée et passent une nuit blanche à boire des bières et à écouter de la musique sur leur portable, mais au moment de sortir, ils ne retrouvent plus leur chemin. Ils vont alors passer plusieurs jours à s'enfoncer toujours plus loin dans ce magma de pierre et tombent sur des créatures menaçantes qui occupent ce lieu depuis des millénaires, le *bunker* étant bâti sur une ancienne caverne dans laquelle une civilisation perdue honorait un dieu colérique. Ils se feront découper en morceaux les uns après les autres. Un seul survivra à ce carnage, la seule fille du groupe dont le père est un architecte qui a conçu les plans d'une prison dont on ne s'évade pas et pour cause, elle est bâtie sur un bateau qui cingle dans les eaux internationales.

Mais ce blockhaus est aussi un acte de baptême pour les Block, c'est de lui dont ils ont tiré le nom de leur collectif alors qu'ils étaient étudiants en architecture mais d'une façon qui excède le cadre même de leurs travaux actuels. Comment ? Par la musique. C'est ici en effet qu'ils répétaient, jouaient, les amplis à fond, la culture rock étant ce qu'elle est avec ses guitares grinçantes, lancinantes hantées par le *larsen* — apocalypse électrique — qui n'ont rien à envier au phrasé des Sade, Stendhal, Baudelaire, Céline, Apollinaire, Joyce, Proust, Gracq, Bernardt toujours prêts à bondir comme des fauves en cage pour dire la vérité épouvantable de leurs époques aussi fournies en collision que la nôtre.

En fin de journée, on est sur le toit de l'École d'Architecture dirigée par Christian Dautel. Incroyable ascension par la rampe d'accès réservée aux camions. Vue panoramique sur Nantes. Denis me montre à l'horizon la Maison Radieuse de Le Corbusier. Il est aussi à l'aise à cette hauteur que dans les excavations du blockhaus. Un poème crépusculaire me tourne dans la tête, ça fait comme une ritournelle :

DOOMSDAY CLOCK

*Il est 23 heures 57 minutes et trente
secondes à l'horloge de la fin du monde.
Est-ce que ça vous tente
de faire une dernière ronde ?
Est-ce que ça vous tente de tourbillonner
jusqu'à minuit, heure de l'autodestruction
de l'humanité ? Je ne veux pas crever
seul devant mon ordinateur. Je repose la question :
Est-ce que ça vous tente de faire une dernière ronde ? Venez sauter cette nuit !
Venez danser avec les ogives nucléaires
Les lions, les léopards et les zombies.*

Quelques jours plus tard, je composerai un autre poème, conceptuel celui-ci, inspiré sans doute par le Ready-Made ou la méthode du Cut-Up, à moins qu'il ne soit carrément punk, les Block après m'avoir offert des vinyles de leurs compositions m'ont listé leurs projets d'architecture qui ont été des échecs. Pistes fantômes à pogoter !

GHOSTBUNKER !

*Val de Bréon !
Ghostbunker !
Soulac !
Ghostbunker !
Sociopolis !
Ghostbunker !
Klekovaca !
Ghostbunker !
MAC !
Ghostbunker !*

CHRISTOPHE FIAT

- (1) Marcel Proust, dans le même livre, évoque aussi la robe comme modèle pour son écriture, sans doute de haute couture et de marque Fortuny, comme celle qu'il offrit à Albertine.
- (2) Je renvoie à mon livre *Retour d'Iwaki* paru chez Gallimard en 2011, récit dans lequel je raconte ma visite de la ville d'Iwaki à 50 kilomètres de la centrale de Fukushima, un mois après le tsunami du 11 mars 2011.